

L'idée de ce cycle de discussions est d'aborder toutes les questions qui nous traversent en tant que médiateur·ice·s.

Ce sera aussi l'occasion d'entendre vos questions et d'y répondre.
Que se passe-t-il dans le monde de la culture ? À quoi sert la médiation ?
La parole est libre.

Bettie : Co-fondatrice et directrice du centre d'art

Mathilda : Chargée des publics et de la médiation

Juliet : Assistante chargée des publics et de la médiation

Anaïs : Assistante chargée des publics et de la médiation

Tristan : Assistant chargé des publics et de la médiation

LA CULTURE EN TEMPS DE COVID

Mathilda : Au centre d'art La Traverse, nous avons une volonté forte de travailler avec le public. Nous allons vers les gens, nous allons chercher les personnes qui n'osent pas franchir la porte. Nous avons envie de montrer que l'art contemporain est pour tout le monde. Ce n'est pas parce qu'on n'est jamais entré dans un lieu qui expose de l'art contemporain qu'on ne peut pas le faire maintenant.

Bettie : En effet, l'art est pour tout le monde. Tout le monde est contemporain, tout le monde est créateur. Tout le monde n'est pas forcément artiste mais tout le monde est créateur. Je pense même que c'est encore plus large : je pense que l'art peut nous donner des pistes pour vivre.

M : L'art contemporain fait écho à plein de choses dans notre vie, dans notre manière de penser au quotidien. Je trouve ça très intéressant quand on parle d'art contemporain de se poser la question «qu'est-ce qu'une œuvre d'art ?». À quel moment on crée quelque chose ? Dès qu'on essaie de faire quelque chose c'est de la création !

B : Il est important, tout particulièrement aujourd'hui, de faire la différence entre spectateur·ice et consommateur·ice. Les choix faits pour le milieu de la culture par rapport à la pandémie posent des questions. Ce ne sont pas forcément des lieux à risque, pourtant nous restons fermés contrairement aux lieux de consommation. En même temps, je suis assez fière de me dire que les lieux de consommation sont ouverts mais pas nous, ça veut dire que nous ne sommes pas un lieu de consommation.

Juliet : Surtout dans le cadre d'un petit lieu comme celui-ci. Nous ne sommes pas un lieu de contamination majeur et la situation devient longue. La dernière exposition au sein de laquelle nous avons reçu du public est *Modular K* de Violaine Lochu. La situation était déjà particulière, il y avait déjà ce contexte de pandémie, on sortait d'un confinement. Le public était minime et on s'est rendu compte qu'il était difficile de faire revenir les gens au musée.

B : Mathilda, en tant que responsable de la médiation, comment vis-tu ce lieu fermé ? C'est la première fois qu'on arrête l'activité d'exposition.

M : Nous avons continué des actions de médiation en allant dans les écoles pour garder le contact avec le public. Là, on a décidé de ne pas le faire. Je pense que cet arrêt est quelque chose de nécessaire. Nous avons continué à faire des choses parce qu'il fallait continuer à faire des choses. Il y avait une course à l'innovation, tous les musées, lieux d'exposition ont essayé de trouver des manières innovantes : comment proposer les œuvres d'art au public alors que le lieu est fermé ? Je me suis rendue compte que beaucoup de questions, qui étaient déjà présentes depuis longtemps, ont ressurgi.

B : Comment consommez-vous l'art ?

Anaïs : L'art est dans mon quotidien, je suis dans le monde de la littérature. Avec la COVID, nous sommes comme abandonnés d'un point de vue culturel. Rien ne vient vers nous, tout est fermé, mais nous sommes inondé·e·s par les propositions numériques. Nous ne pouvons plus appréhender avec nos sens, tout est visuel et plat. L'absence de médiation révèle ce manque là, celui des questionnements et réflexions avec les autres.

J : Ces choses numériques créent un fossé entre le rôle de médiateur·ice et le public qui est amené uniquement à recevoir. Nous avons organisé des visites en ligne mais il n'en ressort qu'un point de vue. Nous sommes dans une position très scolaire où nous devons montrer au public ce qu'il doit voir.

Tristan : Il y a la question du budget aussi, les moyens du centre entrent en jeu. Si il n'y a que des photos des œuvres, la déambulation est impossible à retranscrire en ligne. Avec l'exposition *Bercer la Matrice*, les photographies enlevaient la dimension du tactile. Plus qu'une simple image, il fallait faire appel aux sens. Le numérique crée un fossé mais il faut passer par là pour tenter une approche virtuelle de la médiation.



L'ART FACE AU NUMÉRIQUE

B : Le plus souvent, les œuvres ne sont pas créées pour être montrées de cette manière. C'est comme être voyageur·euse sans voyager. C'est vivre à travers les images, ça renforce l'imagination. Ça renvoie à la notion de tourisme décrite comme l'illusion d'avoir cru voir. C'est la question des images qui offrent des procédés plus développés. Comme avec les documentaires. Je n'ai pas cette expérience devant l'œuvre. Elle est différente pour chacun·e et par le contexte. Les œuvres d'art bougent. D'ailleurs, la COVID a mené des questionnements pour beaucoup d'artistes. Le numérique est utile, mais ne possède que ça peut empêcher d'avoir du recul. Il faudrait confronter plusieurs points de vue.

M : Le numérique est un outil en temps normal. Il ne se vit pas tout seul. Ça vaut le coup de proposer des choses en physique et en numérique. On peut penser aux audios-guides, podcasts et applications : est-ce que ça convient à tout le monde ?

B : La fracture numérique, selon les générations, ne permet pas le même accès et plaisir pour tout le monde. Derrière tout ça, il y a un problème de médiation. L'expérience numérique peut complètement passer à côté de l'expérience imaginée par l'artiste. Est-ce que les intentions de l'artiste peuvent être respectées en numérique ? Il ne faut pas faire de son désir une toute puissance mais il y a un engagement envers les détails à respecter. Il y a une beauté dans l'expérience avec l'œuvre, ça vibre. Le numérique, tel qu'il l'est aujourd'hui peut-il transmettre ça ? Par exemple, la réalité augmentée est une expérience réelle donc une expérience physique réelle. Est-ce que les artistes voudraient ça ?

J : Le numérique peut apporter de nouvelles expériences mais comment montrer des œuvres qui n'ont à aucun moment été pensées de manière virtuelles ?

B : Ce sera indispensable de poser la question à l'artiste. L'atelier du sculpteur MEDEIROS est virtuel, il travaille avec un casque et des gants. Dans cet atelier il n'y a pas de notion d'échelle, c'est le public qui la crée. Il n'y a plus un point de vue unique imposé par l'artiste. Le·a spectateur·ice a son propre regard créatif. Dans cette expérience, je me suis sentie actrice.

B : Est-ce qu'on en a marre du numérique ou pas ? Ça peut vite être compliqué. La COVID peut nous faire prendre la décision de léser une partie de la population. Quelles expériences avez-vous eu personnellement avec les concerts, exposition, opéras et ballets en ligne ?

M : En danse, j'ai vu plusieurs ballets, en vrai et aussi à la télévision. Tant qu'il y a les deux ça va. Je ne vais pas mettre les deux moyens de diffusion en compétition, je ne fais pas de parallèle parce que je sais que si je regarde un ballet à la télévision, je vais pouvoir le voir en vrai plus tard. Dans la situation actuelle, comme je ne peux pas, il y a une frustration. Par exemple, une phrase que j'ai entendue en visite virtuelle : «Ça donne envie d'être là !». Quand l'occasion n'est plus là, il y a de la frustration.

J : Cette période est différente de la précédente, le numérique arrive à saturation, j'en ai marre de faire les choses derrière mon écran. Il y a un ras-le-bol du numérique. Alors qu'en temps normal, c'est appréciable. Il offre une expérience différente, complémentaire.

T : Le numérique peut apporter beaucoup plus de choses, l'idéal serait de mixer les deux. Il faudrait ne plus les confronter pour avancer.

M : Il devrait y avoir partout des moyens de diffusion pour que la culture soit accessible à tous·tes : voir, entendre. Il faut prendre le temps de bien le faire.

«COMMENT PEUT-ON REPENSER LE RÔLE DES MÉDIATEUR·ICE·S ?»

J : Il faudrait revoir le rôle de médiateur·ice, il y a plein de choses à faire donc beaucoup de travail. Le problème est que, tant que le travail de médiateur·ice ne sera pas considéré, nous ne pourrons rien faire.

B : C'est pour ça que nous avons créé ces moments. Il y avait une urgence. J'avais pensé les expositions en amont, elles étaient faites pour être expérimentées en physique. Il fallait donner une réponse de médiation à ces œuvres pas imaginées pour le distanciel. Ces moments sont faits pour une créativité émergente. L'objectif est d'être créatif. C'est une situation neuve et pas un «entre parenthèses». Il ne faut pas entrer dans l'idée de trouver des outils utiles seulement pour ce moment précis et les ressortir si ça recommence.

M : Il y a eu une injonction de contenu et de plus en plus de choses sur l'entrepreneuriat culturel, mais dans quelles circonstances puis-je être innovante ? J'ai besoin de temps et peut être qu'un jour je serais innovante.

J : Comment donner du sens à ce qu'on fait ? C'est compliqué. Les médiations écrites et autres pour pallier au manque, est-ce du sens ou juste du contenu ? N'est-ce pas fait uniquement pour les personnes déjà habituées au centre d'art ?

B : Et vous en tant qu'humain·e·s, qu'avez-vous consommé ?

M : De la musique que je connaissais déjà, ça avait un côté rassurant. Ensuite je me suis ouverte à d'autres musiques. Mais est-ce que on peut dire qu'on «consomme» de la culture ?

B : C'est variable, pour moi l'art est une des choses qui me fait jouir dans la vie. C'est un besoin.

J : Avec la situation actuelle, beaucoup de gens se sont rendu compte de l'importance de la culture dans leur vie.

B : La vie sociale aussi est importante.

J : Je pense que ça rejoint le besoin de faire un lien entre la vie sociale et la culture.

T : Avec le numérique, Youtube par exemple, l'algorithme nous propose des vidéos qui ressemblent à celles déjà visionnées et appréciées. Les enfants ont souvent besoin de toucher, de goûter, pour trouver un sens, de voir les choses qu'ils aiment ou pas. Pour nous c'est pareil.

B : C'est une responsabilité personnelle, couper ce que l'on aime pas. Dans cette période, c'est compliqué. Il n'y a plus de surprise. On suit l'actualité qui passe avec plein de choses négatives. En coupant tout ça, on passe à côté du contemporain.

M : Dans notre travail de médiation, il est intéressant de questionner : «Pourquoi vous n'aimez pas cette œuvre ?». Parfois, c'est parce que ça ne correspond pas à l'attente du public. J'aime pouvoir en discuter pour offrir une bonne expérience de la visite malgré une première impression désagréable.

J : C'est la dimension sociale de tous ces lieux culturels : l'expérience humaine.

QUELLE PLACE POUR LES LIEUX D'EXPOSITION ?

M : Ça pose la question du musée : Quelles attentes a le public ? Le·a médiateur·ice pose la question du lieu en lui-même. Il·elle ne se trouve pas dans un lieu où seules les œuvres suffisent.

B : C'est étrange de savoir que l'art peut être privatisé et donc placé hors de la vie.

T : Certaines œuvres perdent de leur sens au musée. Est-ce qu'on pourrait réfléchir à sortir les œuvres de ce lieu ?

B : Sortir les œuvres du musée revient à poser la question de la mobilité : si par exemple, je ne connais pas Paris, comment rendre les œuvres accessibles ?

J : J'aime bien l'idée de la coexistence entre l'art en dehors et dans le musée. Je pense que les lieux d'exposition gardent tout de même cette importance en proposant une certaine accessibilité, notamment au travers de la médiation.

M : Pour moi, c'est plus compliqué de se concentrer sur une œuvre dehors que dans un lieu d'exposition. Ça dépend de la manière dont on est dans la ville.

T : On pourrait s'inspirer de l'extérieur pour revoir notre conception du musée qui est aujourd'hui clinique. Il dépend de tout un système de présentation des œuvres.

M : Ici, les visiteur·euse·s sont souvent étonné·e·s quand on modifie le centre d'art pour une exposition, avec de la terre sur les murs par exemple comme lors de *Bercer la Matrice*. Ça remet en question l'idée du *white cube*.

J : En ce sens, le *street art* nous permet en tant que spectateur·rice d'adopter un point de vue assez différent vis-à-vis des œuvres.

T : Plus on passe devant un objet, moins on le voit.

J : Comment penser la médiation si l'on essaie de s'extraire du musée ?

M : Je pense par exemple au principe des écomusées qui sont des lieux très vivants, ils invitent le public à participer aux expositions. Ça me fait aussi penser à la muséologie participative. Comment faire pour inclure le public dans nos démarches ? Au musée, il y a l'idée de préservation, de transmission. Les personnes qui s'investissent dans le musée sont directement les personnes visées.

T : On pourrait mieux intégrer des systèmes de discussions en complément de la visite comme des conférences ou des table-rondes. Au musée de l'armée, il y a aussi des cartes 3D, des tablettes. Il y a une immersion qui permet aux spectateurs d'être actifs.

J : Penses-tu que ce genre d'expérience peut amener les spectateur·rice·s à s'impliquer dans la vie du musée ?

T : Pour vouloir s'impliquer dans la vie d'un musée, il faut se sentir inclus·e dedans, et je pense que les expériences immersives peuvent amener à ça. Le·a médiateur·ice est là pour faire le lien et mettre le·a spectateur·ice sur le «bon» chemin. Il faudrait travailler la méthodologie et l'immersion dans le processus d'exposition.

MÉDIATEUR·ICE : UN RÔLE ENTRE L'ART ET L'HUMAIN



CAC La Traverse

le mot "médiateur" surprenait un ami



CAC La Traverse

alors qu'on est un trait d'union



CAC La Traverse

lui il assimile le mot médiateur à une situation de conflit



CAC La Traverse

Ca pourrait insinuer que l'humain a implicitement une relation conflictuelle avec l'art

M : Aller vers un·e médiateur·ice, est-ce forcément avoir un problème avec l'art ? Qu'est-ce que nous attendons de l'art ? L'art contemporain est quelque chose de nouveau, qu'on ne comprend pas forcément. C'est se laisser aller à ressentir. Si l'art contemporain a mauvaise presse c'est parce que ça sort du cadre.

M : La médiation dans la durée est-elle importante ? Une action de médiation peut-elle être constituée d'une seule action ?

A : Les œuvres ne bougent pas mais nous oui. Il n'y a pas deux médiations identiques, il faut donc penser la médiation dans la durée.

M : La notion de médiateur·ice est différente de celle du conférencier·e, le rôle est autre. Le·a médiateur·ice apporte une discussion, le moment est plus lent, il n'y a pas de limite de durée. Avec le·a guide, on est en groupe, on écoute puis il y a un temps de question : c'est plus scolaire.

Si vous avez des questions ou remarques,
vous pouvez nous joindre à contact@cac-latraverse.com